

## Tatouages et frissons poétiques

Tina Charlebois, *Tatouages et testaments*, Ottawa, Le Nordir, collection « Actes premiers », 2002, 75 pages

Michel Muir, *Sans bagages dans ses frissons*, Sudbury, Prise de parole, 2001, 87 pages

Guylaine Tousignant

---

Numéro 116, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Tousignant, G. (2002). Compte rendu de [Tatouages et frissons poétiques / Tina Charlebois, *Tatouages et testaments*, Ottawa, Le Nordir, collection « Actes premiers », 2002, 75 pages / Michel Muir, *Sans bagages dans ses frissons*, Sudbury, Prise de parole, 2001, 87 pages]. *Liaison*, (116), 51-52.

---

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

# Tatouages et frissons poétiques

Guylaine Tousignant

## Tatouages et testaments

«J'ai toujours rêvé d'être la pute / du coin / le fantasme de l'un / la réalité de l'autre» (p. 9). Ce sont les premiers et les plus beaux vers de *Tatouages et testaments* de Tina Charlebois. Ils exposent la suite. Des bouts de rêves et de réalités, de fantasmes et de déceptions, de bonheur et de dégoût, juxtaposés et dévoilés sans retenue. L'expression d'un mal de vivre? Peut-être...

C'est ce «peut-être» que j'aime dans sa poésie. Tina Charlebois publie son premier ouvrage dans une collection du Nordir où les œuvres d'auteurs de moins de trente ans et les premiers manuscrits sont mis en valeur, «Actes premiers». Les premiers jets sont quelquefois maladroits. Le désir d'exprimer l'ici et le maintenant se transpose dans un style qui, à certains moments, semble facile. L'exploration poétique est parfois délaissée pour la gloire de la conscience d'exister. Mais le «peut-être», à lui seul, justifie le manque. Les certitudes deviennent temporelles, comme elles devraient l'être. Elles se lisent dans des suites de poèmes, de moments lucides, qui se contredisent et se soutiennent. L'amour, le thème principal du recueil, côtoie la haine : «Si tu es capable / d'aimer // alors je suis capable / d'écrire un poème / sans aucune référence / à toi» (p. 70); «Mais je ne cesserai de t'aimer / avec la pointe de mon stylo bleu» (p. 71). Les surprises suivent les déceptions : «J'ai cru / que tu étais comme l'autre [...] // Mes croyances ont coulé / dans le jus d'orange matinal // Tu ne m'as pas baisée / le premier soir» (p. 49). Et le verre sur le comptoir est une possibilité : «mon lait d'hier / a laissé un cerne / dans mon verre / je ne sais pas / si je vais le laver / ce soir / j'y mettrai ma cuillère // si elle colle / je le laverai / peut-être / demain » (p. 38).

Les poèmes de *Tatouages et testaments* sont des petits bouts de chagrin, de dérision, de réflexion, d'amour. Et si la vie, peut-être, n'était que ces petits bouts, des tatouages, choisis de jour en jour, au passage? Et si la seule façon de leur donner un sens était de les raconter, de jour en jour, sans s'attarder au grand bilan de la fin, alors peut-être trouverions-nous plus de lumière dans nos journées. En la prenant ainsi, j'ai trouvé dans la poésie de Tina Charlebois quelques beautés quotidiennes, ici et là, «pour me faire sourire / en autobus» (p. 54).

## Sans bagages dans ses frissons

*Sans bagages dans ses frissons...* Le titre m'attire. C'est un vide? Des frissons sans bagages. Des frissons sans fond? *Sans bagages dans ses frissons*. Je me tourne vers le tableau sur la jaquette. Une œuvre de Lucie Lavallée, «La maison de Jean». C'est une maison aux couleurs vives, comme je les aime : jaune, orange, rouge. Il fait nuit. C'est l'hiver. La maison est un soleil dans le ciel d'une nuit d'hiver.

Je finis par ouvrir *Sans bagages dans ses frissons*. Déjà, j'ai apprivoisé le livre. Déjà, je l'aime à cause du titre, à cause de l'acrylique sur la jaquette. J'ai un peu peur d'être déçue. Je me suis déjà fait une idée, qui est comme un frisson sans bagages, j'imagine. Une impression sans justification. Pas encore...

Auteur prolifique — une trentaine d'ouvrages publiés — Michel Muir exploite divers genres : la poésie, la prose, l'essai, le carnet, le journal. Il publie en France, en Ontario et au Québec. Son dernier recueil, *Sans bagages dans ses frissons*, publié aux éditions Prise de parole, offre au lecteur une poésie d'images. Le recueil est divisé en trois parties. Elles évoquent les saisons : «Les vergers de l'automne», «L'hiver cloué dans sa glace» et «Le printemps qui délie». En passant d'une saison à l'autre, on y découvre un personnage, un homme qui vit, depuis bien longtemps, semble-t-il, dans sa chambre : «dans sa chambre aux murs tristes, sous une ampoule nue qui descend à sa rencontre» (p. 12). Mais son monde est tout autre : «Il aura passé une grande partie de sa vie en dehors de sa chambre» (p. 26). Il cherche les hauteurs dans son monde intérieur.

Souvent, on a l'impression de ne plus distinguer l'espace physique de l'espace psychique, le temps du réel du temps du rêve. L'imaginaire du personnage est toute sa vie. Le paysage — son quartier, ses ruelles, son banc, son jardin — est lieu d'action : «Il a poussé hier sa promenade jusqu'aux abords / d'un boisé, lui qui ne sort jamais des rues de son quartier / [...] // Un sentier est venu à sa rencontre» (p. 43). Ses explorations deviennent physiques : «En accord avec le destin de cette sente, il a laissé son / corps le mener jusqu'à l'épuisement» (p. 43). Il n'est pas seul, mais solitaire. Les autres, se pointant de temps en temps dans le dessin de son rêve, ne le comprennent



Tina Charlebois, *Tatouages et testaments*, Ottawa, Le Nordir, collection «Actes premiers», 2002, 75 pages.



Michel Muir, *Sans bagages dans ses frissons*, Sudbury, Prise de parole, 2001, 87 pages.

# Mondialisation et culture : les véritables enjeux?

Richard Mairet

S'il existe pléthore de textes sur la mondialisation, rares sont ceux qui traitent de la culture. Le numéro d'automne de la revue *Possibles* aborde cette problématique avec rigueur et courage, il faut le souligner. Car «la lutte à l'envahissement mondial par les industries culturelles a comme enjeu de préserver et promouvoir une diversité de diversités». La fameuse théorie de la convergence, selon laquelle toutes les cultures vont finir par se ressembler, demeure en toile de fond. La culture définie (sans vraiment l'être) par le monde artistique, la créativité individuelle des artistes «serait une manifestation de la culture

occidentale qui, mettant l'accent sur l'individu, en libérant les forces autrefois contraintes par la tradition et la communauté», provoque sa prolifération et la bride en même temps. Autrement dit, le monde occidental aurait créé un monstre nommé *American Way of Life*, culture dominante actuellement, qui s'apprête à dévorer l'ensemble des cultures de la planète. Cette analyse n'est pas sans fondement, loin de là, mais elle repose surtout sur deux postulats : la culture est définie selon la conception américaine «culture = Art», où une culture ne change pas au cours du temps afin de pouvoir en saisir les contours.

Cette définition de la culture, réductionniste, fait en sorte que tout ce qui n'est pas Art devient négociable à la table de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). Mais la culture occidentale, principalement européenne, n'est pas non plus statique depuis plusieurs millénaires; elle a aussi suffoqué par moments et s'est elle-même transformée à bien des égards. Ce qui est nouveau dans la mondialisation, c'est bien la mondialisation du genre humain. Dans cette optique, il est inconcevable que nos cultures respectives ne produisent un effet miroir et conséquemment un questionnement du «comment vivre ensemble sans tous se ressembler». Ce questionnement est salutaire et vivement souhaitable. La revue *Possibles*, par ce numéro, participe à la réflexion pour une définition de la culture qui serait plus globale et non négociable à l'OMC ou ailleurs.

L'Ontario français pourrait avoir quelques craintes pour sa culture avec un processus d'homogénéisation culturelle. Cependant, cette homogénéisation n'est pas un fait et encore moins un processus irréversible. Certes, la culture en Ontario français n'est pas l'abri des importations venant de son voisin du Sud, mais cette culture possède les moyens d'exister par elle-même et pour elle-même avec des ressources humaines et matérielles. Le plus grand piège que pose l'homogénéisation culturelle serait d'y croire. La revue *Possibles* contribue, par ce numéro sur *Les cultures face à la mondialisation*, à la démystifier. ●

Richard Mairet est consultant dans le domaine de la culture comme vision du monde et chercheur sur la culture comme fondement des régimes politiques.

«Deux nouvelles publications...» suite de la p. 51

pas. Il ne recherche que celle qui a longtemps fait partie de sa vie, sans pourtant connaître son nom.

La qualité des images évoquées dans la poésie de Michel Muir est saisissante. Les passages de la chambre au monde, d'un automne à l'hiver, d'un hiver au printemps, de l'angoisse au bonheur, s'entremêlent et définissent l'œuvre finale, «un mélange d'ombres et de lumières» (p. 23).

Un jour de printemps, l'envie de la poésie lui vient. Il a déjà écrit, il y a longtemps. Sans papier, il dessine son poème sur les murs de sa chambre. Il se sent bien. Et soudainement le prend «d'impérieux désir d'effacer en vue de façonner la délectable certitude de vivre / simplement de vivre» (p. 83). «Avait-il voulu vivre sans bagages dans ses frissons?» (p. 14)

Je regarde «La maison de Jean». Je l'imagine à l'intérieur. Il écrit des poèmes sur les murs de sa chambre en regardant les saisons passées. L'image me soulage. Il est heureux, il me semble. Il l'a trouvée, elle, et lui a donné un nom. Le tableau est complet. Sa vie est un soleil dans le ciel d'une nuit d'hiver... ●

Guylaine Tousignant est agente de communications à CBON, la radio de Radio-Canada dans le Nord de l'Ontario.





[ i ]  
 impressions

impressions en quadrichromie  
 revues, bulletins, rapports annuels  
 papeterie d'affaires

**luc lapensée**  
 directeur des ventes  
 luc@impress.on.ca

**brent pickup**  
 directeur de compte  
 brent@impress.on.ca

**myriam patenaude-rochon**  
 représentante des ventes  
 myriam@impress.on.ca

Impressions imprimerie - printing inc.  
 téléphone / telephone : 613-443-5589  
 télécopieur / fax : 613-443-5001  
 189 Bay, C.P. / P.O. Box 2011  
 Embrun, ON K0A 1W1  
 www.impress.on.ca

ISO 9001 - 2000

à l'origine de la communication